

LEO DELIBES

Léo Delibes, compositeur, l'un des représentants les plus distingués de la jeune école musicale française, est né à Saint-Germain du Val (Sarthe, France) en 1836.

En 1848 il entra au Conservatoire dans une classe de solfège, puis s'attachait successivement à diverses maîtrises, notamment à celle de la Madeleine.

Il étudia le piano avec M. Le Couppey et l'harmonie avec M. Bazin; un peu plus tard il devint élève d'Adam pour la composition et de Benoist pour l'orgue.

En 1853 il entra comme accompagnateur au théâtre lyrique, puis comme organiste à l'église St-Jean et St-François.

En 1855 il commença à livrer sa première œuvre à la publicité, *Deux sous de charbon*. Ensuite vinrent *Deux vieilles gardes* et *Six demoiselles à marier*.

Pendant un certain temps Delibes reste sous le cadre des petites productions fines, aimables, spirituelles. Notons : *l'Omelette à la Follembuche*, *M. de Bonne Étoile*, *les Musiciens de l'Orchestre*, *Le bœuf Apis*, *Mon ami Pierrot*.

En 1865 Delibes est second chef des chœurs au Grand-Opéra, et lui donne le Ballet *la Source* en 3 actes et 4 tableaux, dont il signe la partition avec Winkous. *La Source* fut comme une sorte de révélation du talent réel de Delibes.

En 1867 il écrit la partition d'une opérette, *Marlbrough s'en va-t-en guerre*.

L'Écossois de Ohatou, *La cour du roi Pétard*, *Coppélia* ou *La fille aux yeux d'Émail* signaient les années suivantes.

En 1872 l'Opéra Comique joue *Le Roi l'a dit*.

Nombre d'œuvres parurent alors, particulièrement *Les Lansquenets*, les *Pifferari*, le *Roi des Montagnes*, le *Don Juan Suisse* et finalement *Lakmé* son chef-d'œuvre.

Léo Delibes avait remplacé Th. Dubois comme professeur au Conservatoire. Il était membre de l'Institut et officier de la Légion d'honneur lorsqu'il mourut prématurément il y quatre ans, à un âge où son talent était dans toute sa force et promettait beaucoup encore.

UN NOUVEAU ROI DES AULNES

Cet autre *Roi des Aulnes* a pour auteur non plus Schubert mais Beethoven. Voici en quelles circonstances on en a fait la découverte. La "Société des amis de la musique" de Vienne, possède pas mal de manuscrits de l'auteur des *Symphonies*. Dans le nombre un compositeur connu, M. Reinhold Becker, trouva un *lied* sur des paroles du *Roi des Aulnes* de Goethe. Après quelque étude, il eut la joie de reconnaître qu'il avait mis la main sur une œuvre importante, datée de la meilleure époque de Beethoven.

Le chant est complet; il manque quelques parties de l'accompagnement, mais des parties accessoires, et qui ne sont que le développement de dessins déjà indiqués. M. Becker a comblé ces lacunes avec toute la discrétion et le respect possible. Le journal allemand d'où nous tirons cette transformation déclare que le nouveau *Roi des Aulnes* n'est pas inférieur à l'ancien, que l'accompagnement en est admirable et plus "saisissant encore que celui de Schubert," la déclamation et les mélodies (le chant des filles du roi entre autres) aussi belles et aussi expressives.

On ne peut donc que souhaiter de connaître bientôt cette œuvre du grand maître allemand.

Savez-vous pourquoi Sarasate ne s'est jamais marié? Parce que, le jour où il remporta le grand prix de Paris au Conservatoire, Auber lui frappa sur l'épaule et lui dit: "Surtout, jeune homme, ne vous mariez jamais!"

POUR ET CONTRE WAGNER

Le *New-York Journal* a publié récemment une intéressante série d'opinions émises pour ou contre Wagner par des artistes, des musiciens, des littérateurs, des journalistes.

Certains admirateurs portent le maître allemand aux étoiles. Les frères De Reszké proclament la dignité royale de Wagner; l'impresario Grau démontre, chiffres en mains, que les représentations des ouvrages du maestro de Bayreuth réalisent plus que les autres: donc honneur et gloire à l'auteur de la Tétralogie. Walter Damrosch va jusqu'à trouver qu'il n'existe point de spectacle d'opéra possible si le *dieu* Wagner n'y fait pas son apparition. Enfin H. Hummel le considère comme un éducateur du peuple, admirable en tous points.

Les détracteurs ne sont pas moins exaltés à leur manière. Mme Melba se refuse à chanter le rôle de Brunehilde parce qu'il est trop fatigant; Achille Errani, n'admet pas que pour satisfaire aux exigences de l'auteur, la voix humaine, divin instrument, doive dépasser les limites de la nature. Mary H. Skinner, va plus loin et affirme que les ouvrages wagnériens sont désastreux pour l'art lyrique.

Cornelius N. Bliss, E. Bevilgnani, Gustave d'Aquin, Aucona, Henry Cleus admirent simplement le grand compositeur allemand.

Luigi Mancinelli, dans un court article qu'il intitule: *Les ennemis de l'art*, divise en trois classes, les admirateurs des œuvres de Wagner. "La première classe, écrit-il, à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir depuis longtemps, est composée de musiciens de profession et de vrais artistes qui admirent Wagner avec conviction et sincérité; la seconde comprend les musiciens charlatans et les pseudo-artistes qui admirent Wagner comme source de profits; la troisième, celle des dilettanti qui admirent toute expression d'une forte intelligence." — Et Mancinelli conclut que le champ du drame lyrique est immense et peut être ensemencé et cultivé sous des formes infinies.

Les plus grands ennemis de l'art, concluons-nous, sont ceux qui s'attachent à un genre spécial afin d'annihiler tous les autres.

CE QUE FEMME VEUT....

Souvent une épouse dévouée fut, par ses conseils et son affection, ajoutons souvent même par son entêtement, l'occasion de succès et de triomphe pour son mari. Au nombre de celles-ci nous pouvons citer la Signora Mascagni. Certain matin de mai 1890, les journaux Italiens chantaient sur tous les tons les louanges du jeune maître et celui-ci recevait de Rome, à sa grande surprise, une dépêche lui disant: "Venez! Vous avez remporté le premier prix du concours!" — "Quel concours?" se dit Mascagni.

Il se souvint alors que huit ou dix mois auparavant, Sonzogno, le grand éditeur de Milan, avait ouvert un concours pour un opéra d'un acte, concours réservé à ceux qui n'avaient pas encore d'œuvres à la scène. Mascagni s'était mis au travail; mais, son œuvre ne lui plaisant pas, il se refusa à concourir. Sa femme le suppliant d'envoyer son manuscrit, Mascagni se facha et le jeta au feu, puis sortit de l'appartement. Sa femme retira du feu le manuscrit à peu près intact et l'envoya au concours! C'était cette œuvre qui venait d'être primée et voilà pourquoi Mascagni ne comprenait rien à ce qui lui arrivait.

Rendu à Rome, Mascagni fut acclamé au théâtre où fut joué son acte. Il comprit qu'une ère de succès allait s'ouvrir pour lui et il télégraphia de suite à sa femme de venir le rejoindre, afin de l'associer à son triomphe.